

Règlement du 2^e Concours de Nouvelles

Organisé par le blog [Aproposdecriture](#)

Rappel :

une nouvelle est une fiction brève et intense présentant des personnages peu nombreux qui réagissent à l'événement au cœur du récit.

Elle comporte impérativement un titre qui ajoute du sens à l'intrigue.

Elle se termine par une chute originale ou déroutante qui respecte cependant la cohérence du récit.

Le concours est ouvert du **8 mai au 30 juin 2014**.

La participation au concours est libre et gratuite. Le concours est ouvert à tous, sans limite d'âge.

Le thème :

Choisir une phrase dans la liste suivante, elle sera la première phrase de votre nouvelle.

- 1. J'ai levé les yeux et j'ai souri. Ça ne faisait que commencer...*
- 2. C'était la première fois que je prenais une décision aussi grave, et je ne m'étais jamais sentie aussi bien...*

Article 1

La nouvelle ne devra pas excéder **15 000 signes** – lettre, espace ou signe de ponctuation – soit **10 pages de 25 lignes de 60 signes**. Elle sera rédigée en langue française, comportera un titre. Une seule nouvelle est demandée par auteur.

Article 2

Le candidat signalera sur sa nouvelle, son nom, son prénom, éventuellement sa date de naissance.

Article 3

Les nouvelles ne devront jamais avoir été publiées en recueil ou revue, journal, autoédition, ni primées à un autre concours.

Article 4

Un prix sera décerné aux 3 meilleures nouvelles :

Le **1^{er} gagnant** recevra une critique de son texte que je rédigerai personnellement + une surprise. Le **2^e**, un livre (je ne dis pas lequel, c'est une surprise !). Le **3^e** recevra une surprise.

Remarque : le but étant le challenge plus que le gain mais quand même, une surprise fait toujours plaisir !



Résurrection

(Jean Noël)

J'ai levé les yeux et j'ai souri. Ça ne faisait que commencer. Et pourtant... comme cette histoire avait mal débuté !

Qui aurait pensé, lorsque moi, Jacques Lemaître, j'ai chevauché ma moto, que ma vie et celle de mon entourage, d'Évelyne, mon épouse et de Claire, ma fille, allaient basculer ?

Ma famille et ma moto, voilà ce qui fait toute ma vie. Je tiens le virus de mon père qui me l'a inoculé tout jeune. Il aimait effectuer de très longues promenades avec sa Saroléa 250 rouge. Parfois il m'emmenait avec lui pour de grandes promenades à travers les longues routes des Ardennes. J'adorais ces longues balades sur les routes bordées de sapinières interminables. Je ressentais les odeurs de sève, le vent sifflait à mes oreilles comme la plus belle des chansons et fouettait mes joues. J'attendais avec impatience le retour des jours plus clairs et plus chauds. Et quand je voyais que mon père sortait sa moto du grand garage, je courais vers lui en criant : « Tu m'emmènes avec toi, papa ? »

Pour mes dix-huit ans, mes parents m'offrirent une magnifique « Royal Nord » blanche, décorée sur le côté de deux grands éclairs dorés. Je crois n'avoir jamais reçu de cadeau aussi apprécié que celui-là. Ma moto fendait l'air dans un bruit qui sonnait à mes oreilles comme la plus douce des symphonies. Nous ne formions qu'un seul être, un centaure dont j'étais le corps et dont la moto représentait les jambes.

Plus tard, j'ai acheté bien d'autres deux-roues, plus puissantes, plus rapides, de grosses allemandes, de belles italiennes, des anglaises, racées comme un pur-sang. Mais jamais je n'ai oublié ma belle machine blanche, celle qui traversait les bourgs des alentours, sous le regard admiratif des belles villageoises et l'œil un peu jaloux des jeunes gens.

À vingt-deux ans, je rencontrai Évelyne, elle aussi amatrice de belles deux-roues. Je chevauchais une légende de la moto, la très connue et si recherchée Norton à double

culbuteur. J'arrêtai ma grosse machine près d'un parc, au bord de la route. Évelyne s'approcha. Son regard brillait devant la belle moto aux chromes étincelants. Elle la regardait avec une espèce d'envie. Aussi je lui proposai d'aller faire une petite promenade. Elle accepta. Je lui offris un casque, un peu grand pour elle et nous partîmes. Trois mois plus tard, elle devint Madame Lemaître. Il va sans dire que nous effectuâmes notre voyage de noces en chevauchant la belle Norton.

* * *

– Ne rentre pas trop tard, me dit Évelyne. Rappelle-toi : nous avons des amis à dîner.

– Pas de soucis, chérie, l'apéritif est au frais et je serai rentré pour allumer le barbecue.

C'est vrai que nous recevions Alain et son épouse Lucia, nos amis de toujours. Mais la journée était tellement ensoleillée, que, foi de motard, je ne pouvais rater une occasion aussi rare. J'enfilai la tenue du parfait motocycliste, salopette de cuir noir, lunettes, gants, bottes, casque intégral et, ainsi paré, je m'élançai sur la route.

* * *

La BMW, telle une flèche d'argent, fonçait sur la route sinueuse qui montait vers les Hautes Fagnes. Sous l'effet de la vitesse, le vent me griffait le visage, me grisait l'âme. Malgré le soleil généreux qui coloriait d'or le paysage ardennais, le froid, compagnon de tout motard, se glissait à l'intérieur de mes vêtements de cuir, un froid tonique qui me vivifiait. La route serpentait devant moi, comme un long ruban d'argent. Les arbres défilaient, les sapinières succédaient aux paysages fagnards. Rien ne laissait prévoir un quelconque obstacle. Mais soudain, à pleine allure, mon pneu vint heurter un petit morceau de métal perdu par un automobiliste. La roue avant décolla de la route et ce fut l'embarquée. Je vis arriver à la vitesse de l'éclair le bitume vers mon visage. J'entendis le bruit de l'acier sur l'asphalte d'abord puis je vis des milliers d'étincelles qui jaillissaient de ma moto ; j'entendis le bruit que celle-ci fit en traînant sur la route. Je sentis une forte odeur de brûlé et glissai sur plusieurs dizaines de mètres, jusqu'à ce que mon casque aille heurter une borne kilométrique et se désintègre. Mon dernier souvenir fut une lumière vive, fulgurante à l'intérieur de la tête. Puis, plus rien.

* * *

« Madame Lemaître, nous devons bien nous rendre à l'évidence : votre mari ne s'éveillera plus jamais. Le choc a été trop violent et a détruit une bonne partie de son cerveau. Ses blessures sont trop importantes, trop sérieuses et, pour tout dire, irréversibles. Il est plongé dans un coma profond et n'en sortira sans doute pas. On peut essayer de le maintenir dans cet état pendant quelques heures, quelques jours,

mais après, il faudra se rendre à l'évidence et débrancher les machines. Il ne réagit plus à aucun stimulus, ni au son, ni à la lumière. Regardez, il n'est déjà plus avec nous ».

* * *

Grave erreur, docteur, je suis toujours bien avec vous. J'entends tout ce que vous dites. J'entends aussi Évelyne, ma chère épouse, pleurer à gros sanglots. Chacune de vos paroles me parvient. J'aimerais vous le faire comprendre. Mais voilà, je ne peux pas ouvrir les yeux, pas plus que je n'arrive à parler. Tout mouvement m'est impossible, mais je suis conscient de ce qui se passe autour de moi.

Le médecin a quitté la salle des soins intensifs, laissant ma femme avec sa peine. Celle-ci me caresse doucement le dos de la main, tout en pleurant en silence. Elle murmure des mots, le plus souvent incompréhensibles. Entre deux sanglots, je comprends : « Reste ! Accroche-toi ! Ne t'en va pas. Je t'aime ». Je voudrais, moi aussi, lui dire combien je l'aime, lui dire que je ne veux pas la quitter, mais je ne parviens pas à articuler un seul mot. Pire : je n'arrive pas à bouger, ne serait-ce que les lèvres. Je ne peux même pas lever les paupières. Je suis paralysé, complètement bloqué. Le seul lien qui me reste avec le monde extérieur, ce sont les sons, les mots que mon épouse, l'infirmière ou le médecin prononcent en pensant que je ne les entends pas. Et c'est cela qui me fait mal : ne pas pouvoir communiquer avec mon épouse. Car je n'éprouve pas de grandes souffrances dans mon corps. Je ne ressens presque aucune douleur. Est-ce dû aux médicaments qui me sont distillés toute la journée ? Peut-être est-ce un effet de mon accident qui me rend insensible à toute souffrance physique ? Quoi qu'il en soit, je ne ressens aucun mal-être, sinon celui d'être là, comme une plante, sans savoir le moins du monde communiquer avec mes proches.

* * *

« Vous voyez, Madame Lemaître, votre mari reste plongé dans le plus profond coma. Il n'en sortira plus. Les dommages causés au cerveau sont trop importants. Depuis hier, nous n'avons constaté aucun progrès, aucune réaction. Mais la décision vous revient. S'il s'agissait d'un de mes proches, je demanderais le débranchement des appareils. Votre époux s'en ira, sans souffrances inutiles. La solution vous appartient ».

Évelyne sanglote. La décision est trop lourde. La jeune femme n'est pas encore prête à la prendre. « Docteur, ma fille souhaiterait revoir son papa une dernière fois. Elle viendra lui rendre visite demain. Après cette rencontre, je prendrai la décision qui me semblera la meilleure ». Le médecin regarde Évelyne et lui parle. Je crois entendre un peu de mépris dans sa voix : « Si vous pensez que c'est la meilleure solution... Mais c'est vous qui savez. Quant à moi... ».

* * *

Claire, ma petite fille adorée ! Je n'arrête pas de penser à elle. Que va-t-elle devenir si je m'en vais ? L'idée m'est insupportable. Je revis les moments passés avec elle depuis sa naissance, ces sept années de bonheur auxquelles elle a tant contribué.

En fait, pour la première fois de mon existence, c'est ma vie tout entière qui défile devant mes yeux. Je passe sans m'y arrêter sur ma jeunesse, sur mes études, mon métier (je suis cadre dans une société d'assurances), mon mariage. Mes pensées s'arrêtent à la naissance de ma petite Claire. Je la revois dans son berceau : elle joue avec un mobile lumineux fait de petits animaux de peluche, pendu au-dessus de son petit lit. Elle marche maintenant, d'une manière maladroite au début, d'un pas plus ferme ensuite. La voici à l'école primaire, elle apprend à lire. Ici encore, ses progrès sont étonnants. Maintenant, elle a huit ans et elle va bientôt être privée de son papa. Une fillette de son âge a besoin d'un père, tout comme Évelyne a besoin de son mari. Et moi aussi, j'ai besoin d'elles.

* * *

Et voici l'heure des visites. J'entends le médecin qui parle à mon épouse : « Rien n'a vraiment changé, Madame. Votre mari est en état de mort clinique. Il faudra se décider à débrancher ».

Évelyne sanglote. J'entends d'autres pleurs et je devine ma fille Claire près de sa maman. Celle-ci parle à la petite. « Regarde une dernière fois ton papa, ma chérie. Dis-lui au revoir ». La petite gémit, je l'entends et cela me révolte. Je ne peux tout de même pas laisser ma petite fille vivre sans son père. Je suis saisi, tout au fond de moi, d'une rage comme je n'en ai jamais connue, d'une colère dont je ne me pensais pas capable. Dans un effort surhumain, je rassemble toutes mes forces et, sorti du plus profond de moi, je parviens à lancer un cri immense, un hurlement qui, je le pense, va exploser mon cerveau, un cri inhumain. Il doit avoir été entendu dans toute la pièce, dans tout l'hôpital, dans la ville entière. L'effort a été violent, je n'en peux plus. Et j'entends la voix de ma fille dire : « Maman, je crois que papa a dit quelque chose ! ». « J'ai, moi aussi, entendu un murmure », répond Évelyne. Le médecin lui-même croit avoir perçu un vague murmure. « Il vit, dit Évelyne, il a voulu nous parler ». Le docteur appelle aussitôt de l'aide. « Venez, dit-il à deux infirmières, il nous faut rappeler Monsieur Lemaître auprès de nous. Je vous avais bien dit de ne pas aller trop vite. »

* * *

Des semaines ont passé. J'ai été lentement rappelé à la vie. Je peux à nouveau parler, serrer la main de mon épouse et de notre fille. Le chemin sera encore long, très long avant ma guérison complète, mais je suis sauvé et ma petite fille grandira à côté de son papa, de celui qu'elle a failli perdre définitivement, mais dont l'amour a ramené parmi les siens.

Alors, ce matin, au réveil, en voyant le soleil illuminer ma chambre, j'ai levé les yeux et j'ai souri. Ma vie ne faisait que commencer.

.....

Retour aux origines

(Claire Marino)

C'était la première fois que je prenais une décision aussi grave, et je ne m'étais jamais sentie aussi bien... Je regardais les nuages par au-dessus, attendant avec apaisement le retour sur Terre. Sur une terre plus hospitalière que mon pays natal. Je retourne aux origines, et que ma famille française aille se faire voir ! Vraiment, je me sentais bien. J'aurais eu envie de chanter, une canzonetta aux accents du pays qui allait être le mien. Et le soleil brillait encore plus fort, au-dessus des nuages. Je chantonne quand même. « Volare, cantare, nel blù dipinto di blù, felice di stare lassù" (voler, chanter, dans le bleu peint de bleu, heureux d'être là-haut). Tous les Français autour de moi me regardent. Ces gens coincés, avec leurs faces de Carême. Non, je ne suis pas une vraie Française.

Personne ne m'attend à l'aéroport, mais peu importe. J'entends des langues qui chantent, des langues du transit. J'aperçois des Asiatiques, ils vont sans doute se repaître d'antiquités, de musées. *Roma eterna* ! Je me précipite dehors, dès que je le peux, traînant une lourde valise avec un vanity. J'ai aussi un sac à dos plein à ras bords, et mon grand sac à main. Je sens mon chignon se défaire, dans la presse de l'aéroport. Le vent s'engouffre dans mes cheveux. Libertà !

- Hourra ! m'exclamé-je.

Et, tant bien que mal, j'avance vers le terminal des autocars en direction de la ville de Rome. Encore toutes ces langues que j'entends, exotiques, et le chauffeur me regarde avec un sourire. Je me sens radieuse. Ici non plus, plus de nuages, rien que le soleil. Et des gens bien intentionnés.

- Signorina ! Voulez-vous que je vous aide ?

Ma valise est si lourde, j'accepte volontiers, l'homme a un beau sourire, premier contact avec la langue italienne. Ma nouvelle vie commence sous les meilleurs auspices.

J'ai trouvé un appartement entre la stazione Termini et le forum romain. L'endroit est agréable, j'y serai bien. Un trois pièces bien situé, bravo Anna, tu t'es débrouillée comme un chef. Un de mes cousins, Gino, m'a aidée à le trouver, en fait, mais j'ai besoin de pouvoir me dire qu'à trente ans, je suis capable de faire aussi bien ailleurs qu'en France. D'autant que si j'ai fait appel à Gino, c'est parce qu'une caution m'était nécessaire. Lui, avec son fils, m'a ensuite aidée à m'installer. Tout ce déménagement à faire... Mes meubles sont arrivés le surlendemain de mon arrivée, et en avant.

- A l'Italie ! avais-je dit en levant mon verre, le premier soir chez mes cousins.
- Oh, tu sais... m'a dit un Gino désabusé. La crise est passée par là. Je ne sais pas si tu trouveras du travail... C'est une folie, que tu as faite.
- Tu ne connais pas ma famille française, Gino. Je ne veux plus les voir. A la mort de ma mère, ils ont été odieux.
- Pourquoi, parce que ta mère a fauté avec un Italien ?
- Entre autres. Mais toi, tu as du travail.
- C'est vrai. Et aux Ferrovie dello Stato, je suis tranquille. On aura toujours besoin de conducteurs de train.
- Et tu sais où est mon père ?
- Toujours entre deux avions. Je ne sais même pas s'il est en Italie en ce moment. Comme oncle, il est très gentil... enfin, pour le peu que je l'ai vu.

J'ai soupiré.

- Un homme insaisissable, comme d'habitude. Mais ça ne fait rien. De toute façon, je n'attends rien de lui.
- Je ne te comprends pas, Anna. Ton père est insaisissable, comme tu dis, tu n'es pas sûre de trouver du travail, et toi, tu viens t'installer en Italie !
- Pourquoi crois-tu que je suis venue dans la capitale ? S'il y a du travail, c'est là qu'il sera. De plus, j'aime beaucoup Rome, peut-être même plus qu'une autre ville italienne.
- Tu as une vision de l'Italie bien idyllique...

Mais Gino souriait, en disant cela.

- Allons Gino, tu aimes ton pays. Et toi aussi Pina, n'est-ce pas ?
- C'est le plus beau pays du monde, avait affirmé Pina, la femme de mon cousin.

Ils ont dix ans de plus que moi et, même en parlant de la crise, ils ont le sourire aux lèvres à l'évocation de leur pays. Moi, je me suis toujours sentie entre deux chaises. Mais je vais retrouver ma joie de vivre, en vivant là. Nous sommes en septembre, tout est possible. J'ai trente ans et toute la vie devant moi. Non, je ne doute de rien.

Je me suis inscrite au Pôle emploi local, ou en tout cas ce qui existe en Italie. Les premiers jours ont été difficiles, je le reconnais. On me voit comme étrangère, dès qu'on

s'aperçoit que je ne suis pas italienne. Les gens sont trompés par mon physique typiquement méditerranéen, et mon bilinguisme. Certains vont jusqu'à s'imaginer qu'il y a une barrière culturelle. Je viens de Nancy, ils ne savent pas où c'est. Quelqu'un l'a même placé en Allemagne, près de cent ans après la restitution à la France de l'Alsace et de la Lorraine ! A force de réfléchir à un emploi, ça m'a donné une idée. Et si j'enseignais la langue et la culture française ? Après tout, j'ai mené des études littéraires. Forte de cette idée, je suis retournée à l'ambassade de France.

- C'est une bonne idée, m'a-t-on dit, mais il y a un problème d'harmonisation entre les diplômes européens...

J'ai piqué une colère. Je suis quelqu'un de doux, mais ça m'a mise en rogne. Je suis sortie de là énervée comme tout, c'est tout juste si je n'ai pas claqué la porte. Et j'ai placé des petites annonces dans mon quartier. Je continue de bénir l'héritage de maman, d'ailleurs elle avait prévu mon désarroi, à sa mort. Je me dis que Rome ne s'est pas faite en un jour, après tout. Je suis quelqu'un de foncièrement optimiste, une battante, même. Et j'ai commencé à donner des cours de français, en attendant mieux. Puis, je suis devenue « opératrice de saisie » pour de la vente à distance. Ça a duré trois mois et j'ai eu un petit pécule supplémentaire.

Et puis j'ai eu cette idée : écrire un livre pour défendre l'idée d'Europe, sur le fait qu'on peut éprouver la sensation d'être de plusieurs pays à la fois. C'est ce que les cours que je donne m'ont fait sentir. Quand je parle français, je redeviens française. Forcément : je n'ai pas d'accent. Ni en français ni en italien, d'ailleurs. Je roule les « r » comme les vrais, même avec le nez pris. Je ne savais pas vers qui me tourner, mais Pina, qui est secrétaire, a réussi à savoir où je pourrais publier mon livre. Comme mon père, elle aime lire... J'ai donc fait des démarches dans ce sens.

Pour Noël, plus de demi-frères et sœurs qui me houspillent parce que je ne suis pas légitime. Je ne suis pas une Maubert, je porte depuis toujours le nom de mon père, qu'ils n'ont jamais été fichus de prononcer correctement. Je suis Anna Lucentino. LOU-TCHENN-TINO, avec l'accent sur le i.

A Noël donc, j'étais chez mes cousins, devant une grande table. J'ai été fêtée comme une reine. Je m'étais faite belle.

- Notre cadeau n'est pas un paquet, parce que ce n'était pas possible, m'a expliqué ma cousine Paola. Nous attendons le porteur.

Je n'ai pas compris. Et j'ai attendu, perplexe. A dix heures du soir, enfin, on a sonné. C'était un homme d'une soixantaine d'années, de belle prestance, cheveux blancs en bataille, le regard vif, et il a fait un grand sourire en me voyant.

- Anna ! Viens ici, ma petite fille !

Mon cœur a fait un bond, en reconnaissant sa voix. Je me suis jetée dans ses bras, il m'a embrassée.

- Papa ! Papa !

J'étais si émue, que j'en ai eu les larmes aux yeux.

- Mon frère m'a dit que tu as fait une folie, en venant ici...

- Non papa, je vais t'expliquer.

On s'est raconté notre vie toute la soirée, qui s'est prolongée jusque très tard. J'étais dans les bras de mon père, en sécurité. Je savais que je n'avais pas fait une folie, que j'avais fait le choix du cœur.

D'ailleurs, mes cours n'ont duré qu'un temps. J'ai publié mon livre et, peu de temps après, rencontré celui qui est devenu mon mari. Lorenzo m'a laissée faire découvrir la culture française aux Italiens. Je m'y prends par différents biais : livres, interventions diverses, conférences... Cela m'a réconciliée avec la France, mais le plus important est ailleurs : nos trois enfants, de vrais Italiens.

.....

Intemporel

(Christiane Desjardins Doucet)

J'ai levé les yeux et j'ai souri. Ça ne faisait que commencer... À plusieurs reprises, j'avais regardé ce portrait d'une autre époque. D'ailleurs, quand je suis entrée dans cette maison de plantation datant d'avant la guerre de Sécession, j'ai eu comme un genre d'impression de déjà-vu, comme si je m'étais trouvée transportée dans le temps. J'avais vaguement conscience que des gens m'entouraient, mais j'avais cessé de faire partie du groupe de touristes venus visiter cet immense domaine d'un autre âge, car je sentais que je me détachais d'eux. Leurs voix me parvenaient en écho et je me sentais de plus en plus attirée vers ce portrait, où apparaissait un soldat habillé d'un uniforme gris bleu, debout derrière une chaise et montrant un visage carré aux sourcils épais et aux lèvres bien dessinées très viriles. J'avais l'impression de connaître ce visage. Je m'en approchai davantage, car je voyais ses lèvres bouger. Je me disais que mon imagination me jouait sûrement des tours. Ce n'était qu'un portrait ancien, suspendu dans un grand salon d'une maison plus que centenaire et qui représentait sans doute un des occupants de cette demeure louisianaise, devenue un site historique parmi tant d'autres. Je me sentis tout à coup prise de vertiges. Je n'avais pas l'impression que

j'allais tourner de l'œil, mais que j'allais plutôt perdre pied. Quelqu'un me prit le bras et mes yeux se portèrent à nouveau vers le portrait. J'étais comme sidérée, et une nausée étrange me gagna. Puis j'ai entendu une voix profonde me chuchoter à l'oreille.

– Pardonnez-moi, dit la voix tout près de moi, avec un accent ahurissant. Vous avez l'air souffrante. Puis-je vous être utile ?

Je me suis retournée. Il était là devant moi, grand, et il portait cet uniforme gris... comme sur le portrait. Il enleva son képi et leva ses yeux pers qu'il avait magnifiques d'ailleurs, vers le portrait que je contemplais il y avait quelques secondes. J'en fis autant. Le soldat debout derrière la chaise qui me fascinait tellement, ne figurait plus sur la grande toile. Mais il était là devant moi, bien vivant.

Je sentais comme une odeur suave d'exsudation émaner de sa personne. Il faisait terriblement chaud dans la pièce, où il n'y avait désormais que nous deux. Les touristes de mon groupe n'étaient nulle part en vue. Je n'avais plus de salive et cette nausée me tenaillait. Mais qu'est-ce qui se passait donc ?

Il parla de nouveau et sa voix me parut encore plus profonde. Ses yeux remarquables avaient l'air un peu amusés. Il semblait se questionner sur mon état d'esprit, comme si lui se trouvait à la bonne place et que moi je n'avais rien à faire là. Je me suis dit que j'étais en train de rêver, que d'un moment à l'autre, j'allais me réveiller dans mon lit d'hôtel du Vieux Carré, où j'étais descendue avec une trentaine d'autres compagnons de voyage, juste la veille. Je me disais que je ne voyais pas ce soldat, qu'il n'était pas réel et je devais juste faire comme un genre de rêve éveillé. Ça m'arrivait souvent d'ailleurs. Un écrivain, parce que j'en suis, a toujours l'imagination très fertile, et parfois il arrive qu'on sente des choses. Sauf que là, ce n'était pas juste une quelconque petite lubie. Je pouvais humer des odeurs, des relents vieillots, et il faisait si chaud, comme si la climatisation de cette grande maison avait complètement cessé de fonctionner.

Effectivement, c'était le cas. L'air climatisé n'existait pas... au temps de la guerre civile américaine. J'avais vu un tas de films sur la possibilité qu'un être humain puisse faire un voyage dans le temps où une porte invisible s'ouvrirait sur un passé qui nous attire particulièrement. Mais jamais, je n'aurais imaginé qu'une telle chose fut possible dans la réalité, du moins dans la mienne. J'étais trop... impie pour admettre ce genre de théorie "surnaturelle". Mais là, soit je rêvais, soit mon cerveau me jouait des tours.

Je décidai de fermer les yeux et de rester immobile. Il fallait que je me reprenne. Tout ceci n'existait pas vraiment. J'avais juste la berlue, comme disait ma grand-mère, une femme très sage et très sentimentale. J'avais hérité ça d'elle nul doute, et j'en étais fort heureuse, mais en même temps un peu agacée, car j'avais tendance à avoir cette attirance pour les uniformes. Mais oui, c'était sans doute ça !!! Je voyais ce soldat, parce que je voulais réellement qu'il soit là. Je n'aurais qu'à ouvrir les yeux, une minute peut-

être, et il aura repris sa place dans le portrait. Enfin, je l'espérais, mais en même temps, je voulais qu'il soit réel. Il était trop beau, trop attirant. Mais il n'appartenait pas à mon temps. Dans son époque à lui, il devait avoir une amie, une fiancée, même une femme.

Je gardais toujours les yeux fermés, mais les odeurs persistaient. J'entendais même une respiration régulière derrière mon oreille droite. Son souffle était tout près. Enfin si un portrait pouvait avoir une respiration, c'était bien ça que je sentais. L'angoisse me gagna et je me sentis perdre pied à nouveau. Cette fois-là, des bras vigoureux me saisirent et me soulevèrent. Mes yeux ne pouvaient plus s'ouvrir. La tête me tournait et comme je sentais tous mes membres paralysés, je décidai de me laisser emporter. Même ma volonté était figée dans un brouillard épais, mais en même temps, rassurant. Je me sentais très bien même.

Puis, j'entendis des gens parler autour de moi avec le même écho que j'avais perçu auparavant. J'avais la nette impression d'être couchée sur un genre de canapé et qu'on me passait un linge humide au visage.

– Que lui est-il arrivé, que j'entendais dire une femme tout près de moi, tandis qu'une voix d'homme lui répondit :

– Je n'en ai pas la moindre idée. Elle regardait le portrait du salon et elle est soudain tombée dans les pommes. C'est comme si elle avait vu un fantôme.

Je revenais doucement à moi. Bien que j'avais encore un peu mal au cœur, je ne sentais plus cette chaleur humide comme auparavant. Il y avait de l'air.

– Madame, que fit la voix d'homme, est-ce que ça va ?

Je ne pouvais pas répondre encore. J'avais l'impression que si j'ouvrais la bouche, j'allais gerber. Cependant j'ouvris plutôt les yeux. L'homme qui me parlait était penché sur moi et c'était lui qui m'humectait le visage. Je tentai de m'asseoir doucement. Il m'aida.

– Je crois que vous avez fait une petite faiblesse chère dame. Vous vous sentez mieux ?

– Oui. Un peu. Je ne comprends pas ce qui s'est passé... je me sentais bien pourtant quand nous sommes arrivés ici.

L'homme qui me parlait était dans la cinquantaine avancée et avait l'air très préoccupé par ma "perte de connaissance".

– Ça vous arrive souvent, ce genre de truc madame ? On aurait dit que vous étiez comme en transe. Vous parliez à quelqu'un... en anglais, comme s'il avait été tout près de vous.

Je l'ai regardé avec insistance. Je ne suis jamais tombée en transe de toute ma vie. Mais enfin, c'était quoi cette... chose qui m'arrivait ? J'avais soudain peur, surtout de moi-même. L'homme me regarda avec un petit sourire. C'est alors que je l'ai vu de nouveau. Il était toujours là, mais il avait repris sa place dans le portrait. Comme sur tout portrait qui se respecte, ses yeux pers me regardaient, ses lèvres charnues entrouvertes semblaient être sur le point de me parler, mais bien entendu ce n'était qu'un portrait et il resta silencieux. Je m'en trouvai très triste.

Finalement, je répondis à l'homme très gentil d'ailleurs, qui s'était occupé de moi.

– Non, fut ma réponse. Je ne suis pas le type de personne qui tombe dans les pommes comme ça sans crier gare. J'ai dû avoir un coup de chaleur. Je m'excuse de vous avoir donné tout ce mal. Ce n'est vraiment pas très "cool" ce qui est arrivé là. J'ai gâché votre visite.

Il rit. J'ai aimé son rire. Et puis, il était assez bien de sa personne, je dois dire. Il me prit la main pour que je puisse finir de me mettre debout. Tout le monde me regardait. J'étais gênée.

– Ne vous en faites pas. Je suis un habitué de ces lieux. C'est mon ancêtre qui habitait ici au temps où la plantation fonctionnait à plein régime.

Il me sourit et ajouta :

– Je m'appelle William Beauregard, et vous, vous êtes madame ?

– Dominique Champagne.

Il s'exprimait dans un français à l'accent fortement américain. Il avait une épaisse chevelure grisonnante, un visage carré et légèrement hâlé, et surtout un sourire vraiment agréable. Mais c'était sa voix qui m'avait d'abord interpellée. C'était la même que j'avais entendue dans mon espèce de songe éveillé. Enfin c'était comme ça que je préférerais nommer cet épisode.

– Joli nom, qu'il enchaîna avec toujours son sourire particulier. C'est à la fois romantique et... comment dirais-je... pétillant. Et il me fit un petit clin d'œil entendu.

Je n'ai pu faire autrement que de sourire. Mais comme le portrait était toujours devant moi et que les gens s'étaient éloignés pour poursuivre la visite de la grande maison, j'ai eu envie de le questionner sur le soldat représenté sur le tableau.

Finalement, je répondis d'abord à l'homme qui s'était occupé de moi.

– Merci de m'avoir aidée, monsieur Beauregard. Vous-même, portez un nom célèbre. Qui ne se souvient pas du célèbre général Beauregard de la guerre de Sécession ?

Il fit la moue. Puis il dit quelque chose d'assez amusant.

– J'aurais aimé vous dire que je suis un de ses descendants, mais en même temps, je dois avouer que je n'en suis pas fâché non plus. C'est lui qui a un peu tout commencé, si je peux dire ça de cette manière. Mais d'un autre côté, c'était un Beauregard de la Louisiane. Bien des gens en sont fiers de cet état de choses.

Puis il regarda le portrait à nouveau.

– Lui par contre, c'était mon ancêtre. Le capitaine Thomas James Beauregard. Aucun lien de parenté avec le général, je tiens à le souligner. Au mieux, ils étaient vaguement cousins de la fesse gauche. Il rit.

– C'était un bel homme, que j'ai dit sans attendre. Était-il votre arrière-arrière-grand-père ?

– Mmmm... il faut ajouter un "arrière" de plus. Cet homme-là a fait la guerre civile. Il était capitaine de sa division d'infanterie, un véritable meneur. J'ai un ouvrage sur sa famille et la période où la plantation leur appartenait. Vous devez savoir de quoi il retournait dans le temps, enfin sur la façon dont fonctionnaient les domaines des métayers. Ce fut une grande époque, mais malheureusement, il y avait les esclaves. J'avoue ne pas être vraiment fier de cette partie de notre histoire de famille. Mais le capitaine était un bon maître, ça, je peux vous le dire franchement.

Il avait un petit sourire amusé.

– Il vous aurait drôlement plu, je pense. Vous le regardiez avec de tels yeux tout à l'heure, juste avant que vous me tombiez dans les bras. Ironique comme situation vous ne trouvez pas ? Heureusement que j'étais derrière vous d'ailleurs. Ce vieux parquet de bois vous aurait accueillie avec un peu plus de dureté que moi. Puis, il enchaîna en regardant le portrait :

– Il était assez impressionnant à ce qu'il paraît. Dans les six pieds, très en forme et quand il parlait, on l'écoutait.

– Un peu comme vous.

Je n'avais pas hésité à lui faire cette petite remarque. Il me regarda un peu gêné.

– Et bien merci chère dame. Je vais prendre ceci pour un compliment.

– C'en est un, que j'enchaînai sans attendre.

Nous étions tous les deux seuls dans le grand salon. Cette immense maison ancestrale nommée Beauregard, qui d'ailleurs datait de l'avant-guerre civile, avait été rénovée à plusieurs reprises depuis presque 200 ans. C'est en tout cas, ce qu'on nous avait mentionné au début de la visite. Mais je sentais son cœur battre. Elle avait une âme.

D'ailleurs j'étais certaine qu'elle me parlait, que ce n'était pas pour rien que je m'étais trouvée mal devant le portrait. C'était comme si ça devait inévitablement arriver.

William Beauregard me regarda un peu sans savoir ce qu'il allait d'abord dire. J'avais l'impression bizarre que cet homme était sur le point de devenir très important dans ma vie.

– Vous êtes descendue où exactement Dominique ? Enfin... vous permettez que je vous appelle Dominique ?

J'ai répondu la classique connerie :

– Bien sûr... c'est mon nom... J'ai baissé la tête, voyant son air un peu démonté. Mais il éclata de rire. Et j'ai ajouté :

– Je suis au Ste-Marie dans le "french quarter".

Il arrondit les lèvres comme pour siffler.

– Excellent ! Je connais un vrai bon restaurant juste à côté. Permettez-moi de vous inviter... si vous n'avez rien d'autre de prévu. Je vais aviser votre "TOUR" que je vais vous ramener à la Nouvelle-Orléans et je vous rembourse les frais de la visite... si vous acceptez bien sûr. Mais je vous en prie dites oui.

Il avait joint les mains comme pour me supplier.

Mais il n'aurait jamais eu besoin de le faire. Ma réponse était toute faite. J'ai juste eu besoin de feindre un peu la surprise, pour ne pas paraître trop excitée. Non seulement la grande maison me parlait, mais elle me faisait de grands signes, que je n'allais certainement pas ignorer.

– Merci de l'invitation monsieur Beauregard. J'accepte avec plaisir.

Il me regarda avec des yeux ravis, puis il fit quelque chose que je n'aurais jamais espéré d'un homme depuis des temps immémoriaux, enfin, pas dans mon cas à moi, je vous en passe un fichu papier ; il me baisa la main. J'avais l'impression d'être soudain transformée en Belle du Sud. Je suis restée sans voix. Il s'en amusa.

William me fit sortir à l'extérieur, et devant je vis l'allée de chênes qui étaient assurément centenaires. Je le regardais de profil et même s'il l'avait voulu, il n'aurait jamais pu nier que le capitaine Beauregard du portrait était son ancêtre. Il avait les mêmes traits. Seules quelques rides s'ajoutaient à son visage de cinquantenaire. Ses yeux étaient tout aussi beaux et profonds que sur l'image, les lèvres étaient les mêmes, charnues et très fermes. Avec son baise-main, j'avais constaté la chose d'ailleurs. Il était grand de taille et je pouvais facilement me le représenter dans un uniforme gris bleu

de sudiste. Il ne m'en fallait pas plus pour que mon imagination se mette à vagabonder. Dehors, il y avait une brise légère très chaude et je pouvais humer la fragrance des magnolias qui ornaient l'immense patio surmonté de colonnes. William me regarda et je lui souris, encore un peu perdue dans mes pensées.

– Vous auriez fait une très belle dame sudiste Dominique.

À 50 ans, c'était le plus beau compliment que je n'avais jamais eu de toute ma vie. Mon cœur se gonfla. Et je me suis trouvée tout à coup très spéciale. Il n'avait pas besoin d'ajouter quoi que ce soit. J'étais éprise de lui... enfin... de ce qu'il était, soit le descendant d'un soldat sudiste, probablement héros de la guerre civile américaine, un épisode qui me fascinait particulièrement.

Quand les touristes furent tous sortis, William me fit asseoir dans le grand salon, tout près du gigantesque foyer, qui à l'époque devait sûrement réchauffer cette pièce, très belle d'ailleurs. Des meubles antiques ornaient tout l'espace et les murs étaient parés de superbes toiles, dont des paysages, et bien sûr le portrait du capitaine. Mon compagnon m'apportait une coupe glacée contenant du "mint julep", ce breuvage très sudiste. Il s'en était servi un également. Il leva sa coupe et me sourit.

– À vous Dominique, qu'il dit bien candidement. Puis il se tourna vers le portrait et brandit son verre dans sa direction.

– À toi, cher capitaine. Puis il hésita un peu, me regarda et dit quelque chose d'assez prenant.

– Où étiez-vous toute ma vie, madame, qu'il chuchota. Il soupira et je vis un éclair étrange dans ses yeux pers. Je ne savais comment réagir à cette affirmation. Je pris plutôt une gorgée de mon breuvage glacé. Puis William dit :

– Excusez-moi un petit moment Dominique, je dois aller dans mon bureau. Je vous reviens dans quelques minutes. Vous pouvez regarder tout autour de vous pendant ce temps, ce que je fis. C'était un monde merveilleux et j'avais l'impression d'en faire partie, d'autant plus que William était le maître des lieux et j'étais son invitée.

Les bus repartaient et les ombres commençaient à s'allonger dans le jardin. J'appréciais ce voyage en Louisiane. Je voulais le faire depuis longtemps. Cependant, je ne pouvais pas croire à la réalité de ce qui se passait en cet après-midi d'avril. En même temps, j'imaginai avec une espèce de nostalgie, la vie des pionniers de cette plantation, le dur labeur, les esclaves dans les champs et ceux de la maison elle-même, la guerre civile qui avait fait tant de morts pendant les 5 années qu'elle avait duré. Je me suis à nouveau tournée vers le portrait. Je crois que j'aurais pu tomber amoureuse de ce

capitaine Beauregard. De plus, j'avais la nette impression qu'il voulait me parler malgré son image figée sur une toile du 19^e.

J'en avais la chair de poule.

William revint avec une boîte de couleur marron très belle avec sur le dessus un dessin d'armoiries, sûrement celle de sa famille. Il me regarda et eut un petit sourire.

— Je voudrais vous montrer quelque chose, Dominique, mais tout d'abord prenez une gorgée de votre "mint julep".

Je restai là interloquée quelques secondes et je fis ce qu'il me demanda. En nous assoyant tous les deux sur le joli canapé de style Louis XV, il ouvrit la boîte. Elle contenait des photos très vieilles. Plusieurs étaient dans ce métal qu'on utilisait naguère, du zinc, je crois. J'ai vu d'innombrables photographies du capitaine Beauregard, dont une avait dû servir pour reproduire le portrait. Puis, William eut soudain en main une représentation d'une dame habillée d'une robe très ample, élégance typique d'une belle du sud. L'image n'était pas très claire, mais je pensais qu'il valait mieux que je mette mes lunettes. Je les sortis de mon sac et William me tendit la photo avec sur le visage un air préoccupé. Quand je mis mes verres, l'image devint moins floue et un instant j'ai cru que j'allais défaillir à nouveau. Tout me parut tout à coup comme étant complètement hors du temps.

— Ben voyons donc ! m'esclaffai-je dans mon accent québécois typique.

William me regarda comme ébahi, et je ravalai ma salive. De nouveau, je me sentis comme basculer dans une sorte de tourbillon irréel, le même que celui qui m'avait submergée il y avait à peine une heure. J'avais la gorge tellement nouée que j'avais l'impression que j'allais m'étrangler. William mit son bras autour de mes épaules et les larmes me vinrent soudain aux yeux. Je tenais à la main la photo d'une dame qui avait vécu pendant la guerre civile américaine et... La dame sur la photo, c'était... MOI !